

## L'ODYSSÉE

OU DIVERSITÉ D'AVENTURES, RENCONTRES ET VOYAGES EN EUROPE,  
ASIE ET AFRIQUE,

*divisée en quatre parties;*

par le sieur DU CHASTELET DES BOYS.

(Voir les n<sup>os</sup> 56 58 et 62)

### IV<sup>e</sup> RENCONTRE.

Entrée des turcs au Divan. — Conférence de religion  
entre le voyageur, un turc et un juif.

Crainte de vous ennuyer dans la rencontre précédente, je n'ai pas voulu vous entretenir d'une terreur panique de laquelle je fus surpris, pensant me retirer hier au soir assez tard. Quand, cherchant de mes yeux les uns ou les autres de mes camarades, je vis, dans un moment, les terrasses du château (Jénina) se couvrir de mille sortes de gens, criant à gorge déployée *alla, illa, alla* (Dieu ! etc.), qui de temps en temps se frottaient le visage de la main, après avoir regardé le ciel, et s'être tournés du côté de la mer. La continuation de ce cri, sans aucun désordre ni menace contre moi, me persuada de monter en haut, où je contemplai sans appréhension le reste de la ville, dont les maisons élevées en terrasses et par degrés, parce qu'elle est bâtie sur le penchant d'une raide coline, sont un amphithéâtre le mieux proportionné qui se soit jamais vu, et qui découvre de plus loin et plus commodément la vaste étendue de la mer, les pointes, les caps et les éminences extraordinaires.

La liberté des yeux me permit de voir qu'il n'y avait pas jusqu'à la plus petite case dans l'assemblage nombreux et presque sans confusion de tant de bâtiments, sur la couverture de laquelle il ne se fit une pareille musique par les hommes, les femmes et les petits enfants ; mon imagination néanmoins altérée par des représentations si extraordinaires voulait l'emporter, et me persuader par le soupçon que l'auolement (1) subit et cri de tant de

(1) L'auolement (d'*ululare*), les *you! you!* bien connus, des femmes musulmanes ; ce qu'elles appellent *ouilouil* (en latin, *ululatio*).

différentes et bigarrées personnes de tous sexes et âges est causé par le signal de quelques sentinelles plus clairvoyantes que moi, qui par le moyen des perspiciles (1) de Galilée découvraient des vaisseaux ennemis sur mer, ou apercevaient des météores au ciel. Un vieil esclave m'informa du secret de la cérémonie dans le plus profond de mon irrésolution, par l'avis qu'il me donna de l'ouverture du *Ramadan* depuis cinq ou six jours ; depuis, les cris d'allégresse, ou plutôt hurlements n'avaient pas discontinué le moment de l'apparition de la première étoile au ciel, principalement à ce soir, à cause de la sérénité du ciel, et le facile discernement des astres, les ayant excités plus qu'à l'ordinaire.

La permission de manger le reste de la nuit après avoir fait abstinence le long du jour, et même de se licencier et de la passer en débauche, pour aucunement récompenser le temps perdu, étant d'autant plus agréable, qu'ils pouvaient discerner de lustres dans la salle de l'univers supérieur.

Nous aperçûmes le lendemain une partie des anciens officiers de la milice se ranger dès le matin avec assiduité au Divan (c'est le conseil) ; je vis même des juifs et des mores entrer confusément, mais néanmoins avec retenue, dans le premier salon, pour demander justice, en sortir contents les uns des autres, sans se quereller. Ce n'est pas ce qu'il n'y ait certains officiers dont le principal est le cadi, devant lesquels les particuliers se pourvoient ; mais souvent les affaires d'importance et d'exemple se vident au Divan, qui est la moins corrompue juridiction d'entre ces barbares, étant composée de trop de juges pour être obscurcie par les sollicitations des grands, la commisération des petits, et par les présents.

N'ayant pas entrepris de faire une relation de ce que j'ai lu, mais de ce que j'ai vu (2), je retourne à la sortie du Divan, où se trouvèrent quantité de janissaires, tures, juifs, renégats et esclaves,

---

(1) Perspiciles ou lunettes, notre auteur invente des mots tout comme Ronsard et autres poètes du XVI<sup>e</sup> siècle en inventaient.

(2) Cette réflexion, qui s'applique à une longue tirade sur la justice que l'auteur avait placée auparavant, justifie la liberté que nous avons prise de supprimer ce hors d'œuvre, d'ailleurs très-fastidieux en lui-même.

— N. de la R.

les uns à dessein de trouver leur confidents et associés, les autres par curiosité, et la plupart par fainéantise ; la nation turque étant spéculative, aimant naturellement l'oïseté corporelle, et n'ayant jamais rien entrepris de laborieux, que par le ministère des esclaves ou des renégats. Le nombre des fondouques ou casernes (1) pour loger les soldats, la quantité des fontaines ou aqueducs modernes, et la diversité des mosquées et autres ouvrages publics et particuliers le témoignent dans la structure desquels les Turcs n'y ont point coopéré (2). Dans le fort de l'observation exacte de ceux qui entraient et sortaient, deux de la troupe, assez bien minés, mais habillés diversement, savoir : l'un avec turban et veste rouge, et l'autre avec la cape et le bonnet noir, s'approchent de nous autres, mais bien plus près d'Estevan, grand maître de nos malheureuses cérémonies, qu'ils questionnent et sans se lasser de nos professions, marchandises, embarquement, et autres semblables matières, pour l'éclaircissement desquelles deux renégats, dont je vous ai ci-dessus parlé, nous avaient déjà fort tourmentés. L'un était turc et l'autre juif du Levant, qui ne se trouvant pas plainement satisfaits d'Estevan, s'adressèrent directement à moi ; et, après plusieurs interrogatoires généraux, me demandèrent en particulier s'il n'y avait point d'hortolanes (3), ce sont jardiniers que les Turcs appellent Bostanjis (4), calaphats, ce sont calfeutres de vaisseaux (5), connetables, ce sont canonnières, et je ne sais combien d'autres de différentes vacations. A quoi leur ayant répondu, que ceux de notre équipage étaient ou matelots ou aventuriers de guerre, ils insistèrent dans un examen soupçonneux, et dirent qu'ils étaient informés, qu'outre ceux-là nous

---

(1) Voir la *Revue Africaine*, 3<sup>e</sup> volume, pages 132 à 150.

Un fondouk est une auberge et non une caserne ; celle-ci s'appelait *Dar yenkchéria*, ou Maison de Janissaires.

(2) L'architecture arabe, que l'on retrouve à Tlemcen, a subi à Alger de grandes modifications quant aux détails d'ornementation ; briques faïencées, colonnes sculptées, boiseries sont plutôt italiennes que mauresques. J'ai vu dans le cimetière juif de Bab-el-oued une tombe en marbre, ornementée et sur laquelle s'épanouissait le blason de Florence !

(3) Pour *Hortelano*, jardinier, en espagnol.

(4) Bostandji, en turc jardinier comme Hortelano en espagnol.

(5) Calaphats, c'est encore le mot aujourd'hui, calfat.

avions des papasses (ce sont des prêtres ou religieux chrétiens) n'y ayant jamais eu de navires de *galime* (1) ou prise de mer, dans laquelle ils eussent trouvé tant d'images, cires et talismans (ainsi qu'ils appellent nos médailles) et que s'ils recherchaient un papasse parmi nous, leur dessein n'était pas pour profiter sur sa rançon, mais seulement pour le désabuser et conférer avec lui. Quoique surpris, je leur répondis avec un timide et étonné respect, que quand même il y aurait parmi nous de telles sortes gens, qu'ils appelaient papasses, ils se prendraient garde de les entretenir sur aucun sujet de religion, étant assez instruits, devant que de quitter la maison par la rigueur du destin, que le feu et les autres plus cruels et non encore imaginés tourments imposaient le silence aux entretiens les plus modérés concernant leur religion et la nôtre.

Ils me répondirent, fronçant les sourcils, et jetant les yeux en haut, qu'ils m'assuraient d'une pleine liberté, protestant que l'estime qu'ils avaient pour Mahomet et pour Moïse n'engendrait point en eux de mépris pour Jésus-Christ, et qu'en échange de la sincérité de mes sentiments sur la religion ottomane et juive, ils me diraient sans aigreur ce qu'ils pensaient de la chrétienne.

Durant des entretiens si sérieux et religieux, un jeune turc fort lesté et serré d'une ceinture de cuivre doré, tire le juif par la manche, et l'avertit d'aller trouver le Bassa (Pacha). Ils se séparent sur-le-champ l'un de l'autre, et me dit en me quittant, que le lendemain, Cid Ascem (Hassan) (c'est le nom du turc) et lui se rencontreraient en même heure et place.

#### V<sup>e</sup> RENCONTRE.

Suite de la conférence du Juif, du Turc et du voyageur. Sa vendication en plein marché et sa première entrée chez Oge Ally (Ali Khodja), son patron (1).

Le soleil ne se leva pas le lendemain sitôt que moi ; l'incertitude inquiète des événements douteux ne permettant pas à la

(1) Corruption franque du mot arabe R'anima, ou *ghanima*, butin.

(2) La rectification du nom estropié Oge Ally se fonde sur l'explication donnée par l'auteur un peu plus loin quand il dit que son maître est un *écrivain*.

atigue et au chagrin de se laisser charmer par le sommeil, outre que quelques-uns de nos camarades ayant peur de dormir à l'abri et sous le couvert des mantes (couvertures), dont ils avaient dépouillé les chevaux de l'écurie royale, m'avaient réveillé dès la pointe du jour, s'étant réunis dès le grand matin pour les reporter avant le réveil des officiers et des mores qui en avaient le soin.

Ceux qui ne savent pas le climat de l'Afrique auraient de la peine à croire que les nuits y sont aussi froides que les jours y sont chauds, et qu'il est tout-à-fait dangereux d'y ressentir les deux contraires. Mais n'étant pas ni assez hardi, ni assez expérimenté pour me précautionner contre les incommodités du logement et de la saison d'automne, j'aimai mieux me reposer sur l'estère (matte), et sans couverture, que d'être de la partie de ceux qui avaient espionné la retraite des mores et palefreniers pour dépouiller les chevaux, et se servir de leurs habits de parade pour leur nécessité.

Au sortir de la chambre, appuyé sur la balustrade d'une petite galerie séparée des autres terrains, j'aperçus de loin Ascem et Aaron (Hassan et Haroun), qui, comme je crois vous avoir dit, m'avaient promis de se trouver dans la cour la plus proche de l'écurie, à l'heure de la seconde sala (1), c'est la prière dont il s'en fait cinq par jour à termes égaux, ainsi il pouvait être entre neuf à dix heures du matin. Je descends assez prestement pour m'aboucher avec eux et continuer l'entretien, que la séparation du soir avait fini. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que Ascem parlait bon castillan et meilleur franc, son père étant espagnol et sa mère grecque.

Aaron ne parlait pas moins bon français, son aïeul étant parisien, et l'ayant entretenu dans le trafic chez les étrangers devant sa retraite en Alexandrie, où il l'avait marié devant que sa profession de religion fût observée, tant il fut secret et conservé. L'assemblage de nations et de religions fait une composition

---

(1) La seconde prière est celle du *dohor*, à midi. Les autres sont *El-Fedjeur*, au point du jour, *El-Aœur*, de 3 à 4 heures du soir, *El-Mor'reb*, au coucher du soleil, *El-Eucha*, de 8 à 9 heures du soir.

monstrueuse d'idiômes et de cérémonies, qui rend les étrangers confus, lorsqu'ils peuvent converser avec les barbares lettrés, comme vous le reconnaîtrez ; parce qu'ils ne manquent pas d'attaques et de réponses, et se servent d'une liberté fondée sur certaines maximes fondamentales.

L'aboutissement et l'approche s'étant faits presque en même temps entre nous, Ascem me demanda si la cérémonie du Ramadan ne m'avait pas semblé merveilleuse, bien que les chrétiens pratiquassent des jeûnes comme les musulmans, mais non avec tant de rigueur et exactitude. Je lui répondis que l'abstinence commandée par l'Alcoran n'était, à proprement parler, qu'une transposition du jour à la nuit et qu'il y avait moins de mortification que de bienséance, de dormir au soleil pour manger à la chandelle, ainsi que l'on en usait le long de la cérémonieuse abstinence dont il parlait.

Je ne sais si le peu de complaisance de ma part l'altéra, mais il me reprocha assez brusquement, que les cérémonies de notre religion n'avaient rien de stable, ressemblant aux modes françaises qui se changent selon le caprice de ceux qui ont le plus de crédit, l'expérience faisant voir, que depuis la venue de notre Messie, nul siècle ne s'était écoulé sans quelque notable innovation ; mais qu'à leur égard, les mêmes cérémonies qui furent admises après la mort de leur prophète règnent encore et sont en vigueur : lequel ne serait point étonné s'il entraît dans les mosquées, au lieu que nos anciens apôtres venant dans nos églises ne sauraient que conjecturer de nos grandes assemblées si peu modestes et confusément entremêlées de personnes de différent sexe, qui semblent, à leurs mines éventées, attendre l'extinction des chandelles et l'effet des mystères de la déesse *Bonne* (1).

Aaron, à qui le jeu ne déplaisait pas, dit que les cérémonies du judaïsme étaient presque aussi anciennes que le monde, et que, nonobstant les transmigrations et rélocations en divers en-

---

(1) La chaste *Bona Dea* des Romains, dont les cérémonies, présidées par les vestales, n'admettaient la présence d'aucun homme, n'est pas citée ici très à propos.

droits de l'univers; elles avaient été perpétuellement et uniformément observées.

Quoique combattu par les raisons et la crainte de ces deux spirituels infidèles, je ne me laissai pas néanmoins abattre, leur repartant que la cérémonie n'était pas l'essence de la religion, mais le discernement extérieur, et que si l'on considérait de près les additions et les retranchements de l'Alcoran et du Talmud, l'on y trouverait des diversités et des implicances. Les dogmes différents d'Ali et d'Omar justifient l'un, et les sectes antipathiques des Esséens, Sadducéens et Phariséens prouvent l'autre, mais que les désordres et accidents ne détruisent pas ni l'unité, ni la vérité d'une religion.

A peine avais-je achevé de parler, qu'Ascem me reprocha mon incapacité sur l'intelligence de l'Alcoran; laquelle n'ayant pas désavouée, crainte de trop lui déplaire, il nous fit asseoir, Aaron et moi, à la mode du pays, les genoux croisés sur des estères ou tapis de jonc; et ensuite haussant sa voix et nous regardant fixement: Je vous prie, dit-il, Aaron, et toi chrétien, d'observer soigneusement les premiers principes de la religion musulmane, concernant l'explication générale de l'Alcoran dans tous ses *Azoares* (Sourates), duquel l'on ne peut rien inférer que de certain, concluant et démonstratif. Il est donc, continua-t-il et tu le crois, ami Aaron, et toi chrétien, que la religion juive est la première trompette qui a fait retentir la gloire d'un seul Dieu à nos oreilles. L'ignorance et simplicité humaine ayant admis la multiplicité des dieux un peu après le naufrage presque universel, ne pouvant se persuader qu'un seul pût régler le roulement des cieux, les cadences des astres et l'ordre des saisons; la simple et naïve reconnaissance d'un Dieu s'altéra peu à peu, tant par le commerce que les professeurs de cette religion eurent avec les étrangers idolâtres, que par les esclavages, transmigrations et obéissances qu'ils rendirent aux princes conquérants, dont quelques-uns admirèrent les mystères, sans s'y initier, et en procurer l'exercice chez eux. La diversité des officiers par eux établis dans la capitale de cet état ne contribue pas peu à l'égarement de la première institution de leurs lois. Mais comme ce peuple fut toujours le bien-aimé de Dieu, il lui envoya un de ses plus grands

prophètes, savoir Jésus-Christ. Quelques-uns, et des plus simples le crurent, les autres, mais principalement les grands et intéressés dans la conservation de l'attirail de la fortune, s'opposèrent à la réforme qu'il voulait introduire et aux vertus qu'il prêchait et pratiquait, mais surtout, à l'humilité, que ce grand personnage établissait : ils conjurèrent ensuite contre lui, lui firent faire son procès par les règles, et le condamnèrent au dernier et plus ignominieux supplice, ainsi que ses quatre secrétaires nous l'ont laissé par écrit.

Ses secrétaires (1) ne perdirent pas courage, mais au contraire, ayant repris nouvelle vigueur, se mirent au service de plusieurs princes étrangers, et annoncèrent en diverses parties du monde la glorieuse mort du prophète dont ils imitaient la sainteté de vie. Les grands seigneurs de l'Arabie, de Tyr, Phœnicie (1) et Mésopotamie furent les premiers protecteurs de ces illustres stoïques, qui se voyant ainsi appuyés, n'eurent plus de peur ni de honte de publier la réforme du judaïsme, et se servant du déclin de la religion païenne et du mépris que l'on commençait à faire de la juive, ils étendirent si bien leur secte dans tous les coins de la terre, qu'ils anéantirent entièrement l'une et obscurcirent tout-à-fait l'autre.

Le progrès fut si merveilleux vers le second siècle, dans tous les pays où l'on se dégoûtait déjà depuis longtemps de l'idolâtrie et multiplicité des dieux, que la plupart des gens de bien et éclairés d'entr'eux renversèrent leurs idoles, et ne conservèrent les autels et les temples, que pour y substituer la statue de ce grand prophète; ainsi tous les disciples et imitateurs devinrent insensiblement ses adorateurs. Le sac de Jérusalem, les changements de l'Empire romain, et la patience miraculeuse des chrétiens achevèrent de déifier Jésus-Christ, que nous croyons avoir eu quelque chose de plus qu'humain, et approchant du divin.

Les raisons déguisées et dégénérant en blasphèmes de l'infidèle Assem me percèrent les oreilles et me blessèrent le cœur, et me fut impossible de l'entendre si longtemps sans répliquer,

---

(1) Les quatre évangélistes,

(2) Phénicie ?



ni me mettre en état de rendre à mon honneur et à ma conscience ce qu'ils exigeaient de ma langue; il me défendit néanmoins, voyant mon empressement et ardeur impatiente, de l'interrompre, avec protestation de liberté entière dans un moment, de répondre et dire mes sentiments concernant sa religion, celle d'Aaron et la mienne.

Il continua donc, et d'un ton aussi altier que devant, dit que la bonté divine ayant quelque pitié de la simplicité des Chrétiens, qu'un trop grand amour de leur maître avait aveuglés, leur envoya un autre grand prophète, savoir Mahomet, pour les désabuser, et les remettre dans le premier institut de la religion chrétienne et primitive réforme du judaïsme. Que si cette même bonté divine ne continuait ses grâces et ses lumières aux Musulmans, il se pourrait pareillement faire par laps de temps, que la grande vénération qu'ils ont pour leur prophète pourrait dégénérer en idolatrie, l'ignorance de quelques nations barbares pouvant faire adorer celui qui n'est que lieutenant de Dieu: l'expérience faisant voir que les respects s'augmentent toujours, jusques au mépris causé par une trop grande connaissance du peu de valeur de la chose respectée.

Ascem n'avait pas encore achevé quand je repris la parole, crainte que Aaron en me privant, ne me la laissât, quand je l'eusse cru à propos, sans la pouvoir obtenir, parce que tous deux étaient tyranniquement parleurs. Avant que commencer je redoublai d'abondant mes sollicitations et prières, et je les conjurai de me confirmer la liberté du corps et de l'esprit qui m'avait été promise dès le jour précédent. Ascem, ennemi des formalités inutiles, me convia de parler sans crainte et sans dissimulation. Aaron, enchérissant sur ses protestations, me promit patience de sa part, et disposition à écouter et goûter mes raisonnements. Me sentant ainsi dégagé de l'apprehension, qui glace le cœur et lie la langue, je demandai d'abord au Turc s'il continuait dans le même respect et créance pour l'Évangile, qu'il avait qualifié de relation dictée par les quatre secrétaires de Jésus-Christ. Son silence me paraissant pour un consentement, je continuai et alléguai l'interrogatoire fait par Pilate à Jésus-Christ, lorsqu'il lui demanda en termes exprès, s'il était le Christ, fils

de Dieu vivant. Aaron, dont le rehaussement de la voix et de la couleur désignait l'impatience, m'interrompit, soutenant qu'il nous était de la dernière nécessité de bâtir sur un même fondement que l'Ancien Testament, y compris les prophéties, avec rejet de ce que les Chrétiens étaient accusés d'y avoir ajouté, ce qui était le seul principe qui pût être démonstratif parmi nous, et duquel l'on pouvait seulement convenir, à l'exclusion des autres ; n'étant pas raisonnable de se servir de l'Évangile, qui n'était rien qu'un procès-verbal fait par les partisans de Jésus-Christ contre les Juifs, leurs véritables ennemis.

Je reprenais le courage et la parole, lorsqu'un homme assez vieux, portant le turban vert en tête (1), et conduisant une troupe de trente ou quarante pauvres gens habillés à la chrétienne, entra dans la chambre de nos camarades, qui, sortant pêle-mêle et à la foule, m'avertirent que cette compagnie était un équipage Hambourquin, que l'on devait exposer devant le Bassa avec le nôtre, pour, ensuite, son droit de quint et d'amirauté retenu par lui et ses experts, être ramenés en plein Bap-tistan (Badestan) ou marché (2), et être vendus aux particuliers plus offrant et derniers enchérisseurs ; l'avis et la nécessité nous déconcertèrent et séparèrent : et, me trouvant seul, je joignis le corps des esclaves, et montâmes ensemble dans la chambre du Bassa.

La crainte s'étant un peu dissipée, et ayant ensuite osé envisager le Bassa, nous le trouvâmes assis, les jambes croisées à la mode des tailleurs, ainsi que je vous ai ci-devant marqué, sur une estrade un peu élevée et couverte de différents tapis persiens, dans l'enfoncement d'une chambre assez grande et mal percée ; mais dont les défauts et les murailles étaient cachés d'un certain brocatel à grand ramage de diverses couleurs bien assorties et nuancées. Il était appuyé de quantité de carreaux ou coussins de diverses étoffes de soie. Celui sur lequel il s'inclinait du côté droit, était plus grand, diversifié, brillant et enrichi de quatre grosses flouques (3) d'or et d'argent mêlé avec quelques pierre-

(1) Ce turban est porté par les descendants de Mohammed.

(2) *Badestan* ou marché aux esclaves, place Mahon.

(3) Flouque, floche, flocon ou gland de coussin, de rideau, de tapis, etc.

ries entrelacées, sur lequel il tenait l'Alcoran, couvert d'or et enrichi de pierreries.

Présentés que nous fûmes devant lui, têtes et pieds nus (ayant, devant qu'avoir entré, laissé nos souliers à la porte) il eut de longues et secrètes conférences (sans se cacher de nous) avec plusieurs Turcs et Juifs, qui ne cessant de nous considérer fort attentivement, les uns après les autres, semblaient lui donner des avis. Le Maure au turban vert nous fit ensuite tous sortir, à la réserve de dix, qui restèrent dans le palais; le reste de nous, au nombre de cinquante, fut mené au marché; et après avoir été par lui bien promenés, et qu'il eut prononcé plusieurs enchères de particuliers, ainsi que nous expliquait un vieux esclave flamand, il en fut adjudgé huit des plus jeunes et vigoureux à Ali Picheny, général des galères (1). Quant à moi, je fus acheté d'un nommé Oge Ally, c'est-à-dire Ecrivain (2). Ally étant secrétaire du divan, comme j'ai depuis appris et fermier d'un certain droit de capitation, qui se prenait sur chaque esclave vendu au marché. Après qu'il eut perçu le droit des esclaves qui ce jour se vendirent, je restai avec lui ainsi qu'il m'avait commandé dans la place du Soc (3), puis après il me mena chez lui, me questionnant sans cesse de mon âge et pays, mais avec très-grand empressement de mon métier ou profession. Etant puis après arrivé chez lui, il me fit attendre un bon quart d'heure sous le vestibule de la maison, du haut duquel ayant appelé un de ses esclaves portugais, qui revenait de sa masserie ou bastide, il me fit avertir de quitter mes souliers, traverser la cour, ensuite entrer dans une chambre assez propre; où il me présenta devant sa femme assise, et dans la même posture que j'avais vu le Bassa. Comme elle était jeune, assez belle, je ne sentis pas en moi-même une fort grande répugnance de commencer le devoir d'esclave, en lui baisant le devant de la main qu'elle me présenta, pour marque de l'agrément de l'achat qu'avait fait Ally Oge, son mari.

(1) *Ali Pichenini*, voir la note de M. Berbrugger, vol. VIII, p. 35.

(2) *Oge*, signifie donc ici *Khodja*, écrivain public, secrétaire et non *Kuldj*, renégat, non plus que *hadj*, pèlerin.

(3) *Souk*, marché ou rue marchande.

VI<sup>e</sup> RENCONTRE.

Récit de ce qui se passa durant l'esclavage du voyageur  
dans la maison d'Oge Ally.

Les premiers traitements des patrons envers leurs esclaves ne sont jamais si rigoureux, la plupart ne les achetant que pour le profit, principalement dans les villes de piraterie, où il s'en fait un grand commerce; en cette considération les flattent d'abord, afin de savoir ce qu'ils peuvent tirer des facultés des pauvres malheureux, promettant avec des tendresses simulées, et compulsions cruelles de faciliter leur liberté, et leur procurer bon passage. Si ces Barbares raffinés aperçoivent ne réussir pas, ils emploient les menaces et l'effet, et font tant qu'ils découvrent ce qu'ils peuvent espérer de rançon. Les plus appréhendés patrons sur ce sujet sont les Morisques (1) renégats de l'Europe, et les Tagarins. Ces derniers sont de la race des anciens Arabes, habitués dès le commencement des conquêtes de l'Afrique dans les villes de Mauritanie; les Turcs et renégats du Levant étant assez braves gens, qui n'achètent des esclaves que pour s'en servir, sans en trafiquer, et ne s'en défont que par la revente causée de l'inutilité ou pauvreté, à laquelle ils se voient assez rarement réduits, attendu le peu de dépense qu'ils font, et l'économie avec laquelle ils vivent.

Oge Ally était descendu de ces familles errantes qui s'étaient habituées depuis cent ans dans Alger (2), qui, par l'intelligence que lui donnait le recouvrement du droit de capitation sur chaque esclave qui se vendait au batistan, en faisait un trafic particulier. Il n'y eut ruse qu'il ne pratiquât, pour savoir si le marché qu'il avait fait de moi était bon, et si la regratterie (3) pouvait lui procurer un intérêt usuraire des piastres que je lui

---

(1) Quand on se reporte aux traitements subis en Espagne par ces Morisques que l'on en chassa en masse dans l'année 1611, on comprend leur acharnement contre les chrétiens. — *N. de la R.*

(2) L'auteur ne paraît pas connaître la véritable valeur du mot *Morisque*, qui se disait proprement des Mores d'Espagne convertis par force au christianisme. — *N. de la R.*

(3) Regrattier, celui qui revend la desserte des tables. — *N. de la R.*

avais coûté. Entre autres interrogatoires qu'il me fit sur ce sujet, l'éclaircissement de mon métier et profession fut le plus important et réitéré : auquel pensant satisfaire, en lui confessant être soldat de fortune, qui passait de France en Portugal au service de cette couronne alliée de la Française; je fus fort surpris quand il m'alla quérir un gros mousquet à croc, que je ne pouvais coucher en joue sans appui; lequel ayant lui-même chargé et présenté en souriant, avec commandement de le tirer, je me trouvai réduit à l'impossible de le remuer et coucher en joue tant il était pesant et chargé. Lors avec un souris moqueur avançant et m'expliquant ce qu'il voulait dire, je restai confus, et ne sus que lui répondre, quand il me demanda si plusieurs soldats faits comme moi avaient passé au service de la couronne de Portugal. Je m'étonnai encore plus, quand je vis qu'en continuant ses gausseries il m'ordonna de porter l'eau des fontaines publiques par la ville chez les particuliers, et en vendre tant, que je lui apportasse chaque soir vingt aspres, à peine de cent coups de bâton (l'aspre peut valoir quatre deniers de notre monnaie (1)). Le lendemain venu, l'on ne manqua pas de me donner deux grandes cruches d'airain, qu'à peine pouvais-je porter vides; mais la crainte donne des forces et ailes à celui qui court, quelque chargé qu'il soit. Je criai donc comme les autres à gorge déployée le long des rues, ab el ma (c'est-à-dire, à ma bonne eau (2)). Je n'en pus néanmoins vendre que pour douze aspres, que je reportai bien tard au logis. Le patron en trouvant huit de manque de ce qu'il exigeait, se met en état d'exécuter ses menaces, et commande à deux de ses esclaves anglais de me renverser la tête en bas, et passer les pieds dans une strophe ou invention de bois, que deux autres tiennent élevées, pendant que les Turcs frappent sur les pieds ainsi passés et attachés. Etant ainsi en posture, et ayant déjà reçu cinq à six coups de corde sur la plante des pieds, la patronne,

---

(1) L'aspre qui aurait alors valu 4 deniers ou 1/3 de sou, ne valait en 1830 que 23 millimes. Il fallait 29 aspres pour un mouzouné, et 26 mouzounes 2/3 pour un boudjou de 1 fr. 80 c.

(2) Cela signifie plutôt : Qui veut de l'eau? — N. de la R.

heureusement pour moi, revient de la ville; laquelle adoucissant son mari, lui dit (ainsi que j'appris depuis) que j'étais esclave nouveau, qui ne savait pas les rues de la ville; et que mon peu de profit était excusable, se pouvant faire qu'à l'avenir je pourrais gagner les vingt aspres par jour aussi bien que les vieux esclaves, qui avaient leurs chalands et savaient les détours. L'on me détacha enfin, et, après une révérence à la patronne, j'allai retrouver les autres esclaves retirés dans une petite galerie sur le vestibule de la maison, où je ne fus pas plutôt arrivé, que les autres esclaves porteurs d'eau se moquèrent de moi, au lieu de me consoler, ayant appris que je n'avais pu faire que douze aspres, eux étant obligés d'en payer chaque soir vingt-quatre, ce qu'ils faisaient facilement.

Après donc avoir mangé du pain de douleur, et avalé quelques cuillerées d'un potage dans lequel on avait fait bouillir de la chair de chameau (?), je commençais à fermer les yeux, lorsque le patron me fit savoir par le plus ancien des esclaves, qu'il m'ordonnait d'aller avec les autres manier la chappe (c'est une espèce de pic) et labourer la terre à la macerie ou bordage (Bordj?), et que si je ne me comportais avec plus de ferveur dans la culture de son jardin, que je n'avais fait dans la vente d'eau, je serais envoyé sur les galères, où l'on me trouverait de la force et de l'agilité. Ces nouveaux ordres donnèrent de grandes distractions au sommeil, et me firent passer la nuit avec autant d'inquiétude que le jour précédent. Je me lève dès le grand matin avec les trois camarades de labourage, prenons chacun une chappe avec le pain destiné à notre nourriture, et sortons de la porte de ville appelée Babalou (1), qui menait à la macerie du patron, distante d'un petit demi-quart de lieue de sa maison, côtoyant toujours la mer, afin d'arriver d'assez bonne heure à cette petite case champêtre, assez bien bâtie, située au milieu d'un grand jardin arrosé de quantité de fontaines. La description la plus naïve, que l'on en puisse faire est sa comparaison avec une bastide de Marseille. M'étant donc fait instruire dès le chemin, crainte de perdre le temps, de la méthode de cultiver la terre du pays, nous primes tous quatre la

---

(1) Bab-el-Oued.

chappé dès en arrivant, sans considérer les arbres et les plantes extraordinaires, et qui ne se voient pas dans notre Europe. Mais quelque peine que je prisse, ma besogne n'était ni bien faite, ni n'avancait pas de même que celle de mes compagnons de travail.

Le soleil commençait à se détourner, et achevait sa course, quand Oge Ally arriva, soit à dessein de nous surprendre, ou par le motif de la promenade, qui est la plus belle que j'aie jamais vue; l'horizon infini de la mer et les longues allées des citronniers et d'orangers charmant et la vue et l'odorat le long du chemin. Il remarquait bien la peine que je prenais à bêcher, et mon inexpérience dans le métier. Il est vrai que mes mains et mes yeux s'appliquèrent entièrement dans le maniement de ma chappe, tant j'avais peur que mon patron soupçonnât quelque chose de ma naissance par mon peu de disposition à la fatigue. Un peu de temps après son arrivée, le coucher du soleil nous donnant la liberté de la retraite Oge Ally se fit suivre de nous quatre pour s'en retourner en ville le long de la côte de la mer, en nous questionnant les uns après les autres, et nous montrant du doigt les vaisseaux qui étaient à l'ancre de retour de course ou dans le dessein d'y aller. Nous fûmes observés, principalement en entrant dans la ville, par le corps de garde de Babalou. L'illustre esclave, dont parle M. de Balzac dans son Prince, ou Cardenio de chez don Quixote, eussent bien été étonnés, quelque hardis qu'il nous les figurent, dans une telle rencontre.

#### VII<sup>e</sup> RENCONTRE.

Continuation de ce qui se passa dans l'esclavage du voyageur dans la maison d'Oge Ally. Sa sortie et vente au marché.

Ayant continué la fatigue de la culture de la terre encore cinq ou six jours, je me trouvai si affaibli, qu'à peine pouvais-je mettre le pied l'un devant l'autre, outre que la chaleur m'avait causé une élevure de peau partout le corps, qui me rendit incapable de rien faire qu'avec lenteur. Mais, ce qui acheva de faire voir mon peu de vigueur fut le dépit de mes compagnons de besogne, qui ne voulurent plus souffrir que je travaillasse confusément et en même endroit avec eux. Oge Ally, par là informé de ma faiblesse, se montra, quant à ma tâche, un peu moins exact : mais

il recommença ses menaces et reproches, concernant son espérance de rachat, alléguant incessamment, que sans avoir des facultés de naissance, ou du moins quelque bon métier, il m'aurait été impossible d'avoir subsisté jusqu'au temps de ma prise. Ce fut à moi à éluder ses prétentions et créance, et continuer plus que jamais dans mes dénégations, avec retenue et dissimulation entre les esclaves, quand nous étions ensemble ; crainte de conjecture fondée sur leur rapport et observation.

Lorsque je pensais par ma conduite m'être procuré un interstice de chagrin et de fatigue, et avoir consulté aux petites incommodités du corps et de l'esprit, ne me sentant plus tourmenté des ordres rigoureux du patron, ni inquiété du redoublement de ses interrogatoires, je fus surpris quand la négrine (c'est une esclave d'Angole ou de la Guinée) m'apporte de la part du patron des rafraichissements et délicatesses du pays, et entre autres du miel, de la mantèque (c'est du beurre frit à l'espagnole), et un gâteau composé de lupins, amandes, miel et lait, qu'elle me donna avec injonction de le porter à la macerie, et y coucher jusqu'à nouvel ordre.

La diversité d'emploi m'était un charme dans le profond de ma mélancolie ; mais ne sachant point les desseins de mon patron dans ce dernier, j'attendis la sortie de la négrine, pour en conférer avec un de nos co-esclaves, portugais, dans lequel j'avais plus de confiance que dans les autres, qui étaient anglais, flamands, siciliens, maillorquins et espagnols. Le silence universel et profond de la nuit fut propre pour un entretien si important. En effet, j'appris de lui, avec toute la sincérité que l'on peut souhaiter, la destination que l'on faisait de moi à la conduite des négrines, que le patron n'entretenait au nombre de quinze à seize à la macerie, et qu'il retirait au même temps qu'il les savait grosses, que pour en avoir des mulâtres : ce sont enfants de blancs et de noirs. Il envoyait de temps en temps des esclaves les plus blancs et plus vigoureux qu'il pouvait choisir, et il exerçait ce commerce par le moyen de ses correspondants en Alexandrie et Constantinople, et en faisait son principal revenu. Ce qu'il m'assurait d'autant plus être véritable, que lui-même ci-devant y avait été employé et dont il était revenu si chagriné, qu'à peine



avait-il pu se remettre, qu'il était bien vrai qu'on l'avait épargné depuis, mais parce que l'on craignait d'en perdre le prix, s'étant accommodé depuis peu de sa rançon à assez bon compte. Les esclaves revendus de telles corvées laborieuses étant fort décriés et hors de vente, on les employait ensuite dans les menues et moins fatigantes facientes (1) de la maison.

Campo, ainsi s'appelaient-il, était à la vérité mieux traité, et semblait être de ces vétérans, quoiqu'il fût assez jeune, qui ont fait leur temps. Les autres lui réfèrent et portaient le plus souvent l'ordre du patron : ce qui m'eût servi de lenitif dans la tâche à laquelle il m'avait appris que j'étais destiné, n'étaient les considérations chrétiennes et morales, qui défendent de . . . . (2) des infidèles et des malheureux. Mais, mon Dieu ! que la crainte fait appréhender d'enfers dans ce monde, sans penser dans celui qui est au-dessous. Campo voyant que je ne lui répondais plus, crut que mon silence procédait du sommeil, du chagrin et de l'appréhension d'une métamorphose plus honteuse que celle d'Apulée (3), et pensant me réveiller et consoler, me dit que les déplaisirs extrêmes étaient de peu de durée, que sept à huit jours de temps étaient bientôt écoulés. La nuit passée, et le matin venu, un grand eunuque noir vint me trouver à dessein de me mener à la macerie. Il portait avec lui quelques provisions, et une caisse ou tambour longuet sur lequel ayant donné deux ou trois coups de baguette, il s'imagina m'avoir réveillé par une agréable aubade. Je me lève inhabillé et me mets en chemin, escorté de Mustapha (ainsi s'appelaient ce vilain eunuque noir), qui ressemblait assez bien aux prêtres de la déesse syrienne dont parle Apulée. Il ne manqua pas de continuer la même musique sur sa caisse durant le chemin et, à peine la porte de la macerie me fut-elle ouverte, que je me sentis entouré de toute la troupe du sérail ténébreux. L'eunuque redouble sur sa caisse je ne sais quels tons languissants; pendant que cherchant la retraite, je m'al-

(1) Facientes signifie ici travaux; ce mot n'est donc pas le pluriel du vieux mot faciente ou intrigue, cabale.

(2) Il y a ici une lacune de quelques mots que le sens général de la phrase permet de suppléer facilement. *N. de la R.*

(3) Il est question de l'âne d'or du poète de Madaure.

lais jeter sur des estères assez propres et bien diversifiées. Mustapha, demi en colère, crie tout en même temps, Barca, Maria, Fatima, Israëlita ; ce sont les noms d'une partie de ces anges noirs qui parurent à la porte du paradis terrestre d'Oge Ally.

Après leur avoir parlé, il ferme la porte après nous, et laisse les provisions dont je vous ai parlé, avec une bouteille d'eau-de-vie de dattes : il ne manqua pas le lendemain et autres jours suivants, soir et matin, de nous donner des sérénades sur sa caisse enrhumée. Six jours après que la porte fut ouverte, et qu'il eût eu conférence particulière avec chacune des négrines, il me ramena à la ville, chez le patron. Fatima et Barca me donnèrent chacune une tabaquière de tabac musqué, que je reportai à la maison, où, arrivé, l'on me laissa sans m'occuper ni me parler d'aucun emploi. Ennuyé néanmoins de tant de différents métiers, je recherche les expédients de pouvoir me libérer d'un tel patron ; et après avoir longtemps et mélancoliquement rêvé, je crus qu'en contrefaisant le malade d'épilepsie ou haut-mal, je pouvais sortir de chez lui, et être revendu. Je me garnis d'une petite fiole, dans laquelle je mixtionnai du sang tiré du nez avec de l'écume de savon liquide et noir, commun en ce pays là ; et, prenant le temps de l'éloignement des autres esclaves, et du retour du patron à la maison, quand la *sala* était faite, et qu'il sortait de la mosquée, je me couvris l'estomac d'écume et de sang mêlé, après m'être couché à l'entrée du vestibule. Les hurlements finis de la mosquée voisine m'ayant averti de la fin de la prière, et de la retraite d'Oge Ally, je me tins prêt de me frapper la poitrine un moment devant qu'il entrât, ce que j'exécutai avec une si grande presteté, que le patron, surpris, n'osa entrer, et attendit la venue de Campo, auquel ayant demandé ce que pouvait être, et moi feignant de revenir d'un assoupissement, après que les uns et les autres m'eurent bien questionné, je fis semblant d'avoir honte de leur avouer que ma maladie était fort extraordinaire dans l'attaque, et que depuis trois mois je ne m'en étais pas trouvé incommodé ; mais qu'aussi quelquefois j'en étais tourmenté quatre ou cinq fois par lune (ainsi comptaient-ils leurs mois).

Dès le lendemain matin, je fus mené au bain, et fus bien lavé, testonné et bretaude (1); puis ensuite mené à la friperie des juifs, où l'on m'acheta un habit de matelot flamand, et le jour suivant au marché, où, après quelques enchères, un arabe du pays se rendit adjudicataire, et me mit entre les mains de sa sœur, veuve d'un renégat flamand, pour laquelle il m'avait acheté (2).

Pour transcription,  
L. PIESSE.

(A suivre)




---

(1) Tendu.

(2) Dans la controverse religieuse que le sieur Du Chastelet des Boys rapporte au commencement de la v<sup>e</sup> rencontre (p. 19 à 23), le lecteur aura remarqué avec surprise l'érudition théologique du turc Hassan. Il est fort probable que notre captif, toujours empressé d'étaler ses diverses connaissances, parle dans cette circonstance par la bouche de son interlocuteur. En tous cas, ce brave osmanli qui connaît l'Évangile, l'histoire romaine, etc. est un phénomène dont les annales de l'Algérie n'offrent certainement pas un autre exemple. — *Note de la Rédaction.*